Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle
1859-1930

# CHARLES-AUGUSTE MILVERTON

Le retour de Sherlock Holmes
(mars 1904)



Table des matières

# Charles-Auguste Milverton

Il y a des années que les incidents dont je vais faire le récit se sont déroulés, et pourtant j'hésite à en parler. Longtemps, il eut été impossible, même avec un maximum de discrétion et de réticences, de rendre les faits publics ; mais maintenant le principal intéressé est hors d'atteinte des lois humaines, et, avec les suppressions qui s'imposent, l'histoire peut être contée sans faire de tort à quiconque. Elle relate une expérience absolument unique dans la carrière de Sherlock Holmes aussi bien que dans la mienne. Le lecteur m'excusera de garder sous silence la date ou tout autre élément qui lui permettrait de retrouver les faits authentiques.

Sortis pour faire une longue promenade, Holmes et moi nous venions de rentrer vers six heures, par un glacial soir d'hiver. Quand Holmes alluma, la lumière éclaira une carte qui se trouvait sur la table. Il y jeta un coup d'œil, puis, avec une exclamation de dégoût, la jeta par terre. Je la ramassai et lu :

*CHARLES-AUGUSTE MILVERTON*
*APPLEDORE TOWERS, HAMPSTEAD*
*Agent d'affaires*

– Qui est-ce ? demandai-je.

– Le plus sale individu de Londres, répondit Holmes en s'asseyant et en allongeant ses jambes devant le feu. Y a-t-il quelque chose au dos de la carte ?

Je la retournai.

*« Passerai à 6 heures 30 – C.A.M. »*, déchiffrai-je.

– Hum ! C'est à peu près l'heure. Éprouvez-vous, Watson, une furtive sensation d'angoisse quand vous regardez, au zoo, les

serpents, visqueux, rampants et venimeux, avec leurs yeux mauvais et impassibles et leurs têtes plates ? Eh bien, c'est l'impression que me fait Milverton. J'ai eu, dans ma carrière, affaire à cinquante assassins, mais le pire ne m'a jamais causé autant de répulsion que cet individu. Et pourtant, je ne puis faire autrement que de traiter avec lui : En fait, il vient à mon invite.

– Mais qui est-ce ?

– Je vais vous le dire, Watson : c'est le roi des maîtres chanteurs. Le ciel vienne en aide à l'homme, et encore plus à la femme dont le secret et la réputation tombent au pouvoir de Milverton. Avec un visage souriant et un cœur de marbre, il les pressurera, encore et toujours, jusqu'à ce qu'il les ait mis à sec. Le gaillard est un génie, dans son genre, et il aurait pu se faire un nom dans un état plus reluisant. Sa méthode est la suivante : il laisse savoir qu'il est prêt à payer un très gros prix des lettres qui compromettent des gens fortunés ou en vue. Il reçoit ces marchandises non seulement de domestiques ou de bonnes indiscrètes, mais très souvent aussi de galants coquins qui ont su gagner la confiance et l'affection de femmes sans méfiance. Il n'est pas chiche. Je me trouve savoir qu'il a payé sept cents livres à un valet de pied un billet long de deux lignes et que la ruine d'une noble famille en fut le résultat. Tout ce qu'il y a sur le marché va à Milverton et il y a des centaines de personnes qui pâlissent à la seule mention de son nom. Personne ne sait où sa poigne peut s'appesantir, car il est bien trop riche et bien trop roué pour travailler au jour le jour. Il conservera un atout des années afin de le jouer au moment où l'enjeu en vaut le plus la peine. J'ai dit que c'était le plus sale individu de Londres et je vous le demande : peut-on comparer l'apache qui, en fureur, assomme son pareil, à cet homme qui, méthodiquement et tout à loisir, torture les âmes et brise les nerfs dans le seul but d'arrondir encore une fortune déjà copieuse ?

Je n'avais pas souvent entendu mon ami s'exprimer avant tant de chaleur.

– Mais enfin, dis-je, sûrement le gaillard tombe sous le coup de la loi.

– Techniquement, cela ne fait pas de doute, mais pas pratiquement. Quel profit retirerait une femme à lui procurer quelques mois de prison Si sa ruine à elle doit immédiatement s'ensuivre ? Ses victimes n'osent pas riposter. Si jamais il faisait chanter une personne innocente, alors, oui, nous l'aurions ; mais il est aussi rusé que le Démon. Non, non, il faut que nous trouvions une autre façon de le combattre.

– Et qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

– Il vient parce qu'une illustre cliente m'a confié ses pitoyables intérêts. C'est lady Brackwell, qui fut la plus jolie des jeunes filles qu'on présenta à la Cour, la saison passée. Elle doit épouser dans quinze jours le comte de Dovercourt. Notre canaille détient plusieurs lettres imprudentes – imprudentes, Watson, rien de plus – qui furent écrites à un jeune seigneur désargenté de province. Elles suffiraient à faire briser le mariage. Milverton a l'intention d'envoyer les lettres au comte si on ne lui paie pas une très forte somme. On m'a chargé de le rencontrer et… d'obtenir les meilleures conditions possibles.

A cet instant, un bruit de sabots de chevaux et de roues de voiture retentit, en bas dans la rue. J'aperçus un majestueux équipage à deux chevaux. Les lanternes mettaient des reflets sur les croupes brillantes des alezans. Un laquais ouvrit la portière et un gros petit homme en pelisse d'astrakan descendit du véhicule. Une minute plus tard, il était dans notre pièce.



Charles Auguste Milverton était un homme de cinquante ans. avec une grosse tête d'intellectuel, un visage rond, imberbe et grassouillet, un éternel sourire figé et deux yeux verts très vifs qui brillaient derrière de larges lunettes d'or.

Il y avait quelque chose de M. Pickwick dans la bienveillance de son aspect, gâchée seulement par la fausseté du sourire inamovible et par le reflet dur de ces yeux pénétrants qui ne cessaient de bouger. Sa voix était aussi douce et suave que son attitude lorsqu'il s'avança en tendant à Holmes une petite main potelée et en murmurant ses regrets de nous avoir ratés lors de sa première visite.

Holmes ne tint aucun compte de cette main tendue et le considéra d'un visage de granit. Le sourire de Milverton

s’épanouit ; il haussa les épaules, ôta sa pelisse, la plia avec grand soin sur le dos d’une chaise, puis prît un siège.



– Ce monsieur, dit-il en m’indiquant du geste. Est-ce discret ? Est-ce bien… ?

– Le docteur Watson est mon ami et mon associé.

– Très bien, monsieur Holmes. Je ne protestais que dans l’intérêt de votre cliente. La question est tellement délicate…

– Le docteur Watson est au courant.

– Alors, nous pouvons passer à nos affaires. Vous dites que vous agissez au nom de lady Eva. Vous a-t-elle donne tous pouvoirs d’accepter mes conditions ?

– Quelles sont vos conditions ?

– Sept mille livres.

– Et sans cela ?

– Mon cher monsieur, il m’est pénible d’en discuter ; mais si l’argent n’est pas payé le 14, il n’y aura certainement pas de mariage le 18.

Son insupportable sourire se fit plus satisfait que jamais. Holmes réfléchit un instant.

– Vous me semblez, dît-il enfin, trop considérer la rupture comme acquise d’avance. Je suis, naturellement, renseigné sur le contenu des lettres. Ma cliente fera, c’est certain, ce que je lui conseillerai. Je la pousserai à tout raconter au comte et à s’en remettre à sa grandeur d’âme.

– On voit que vous ne connaissez pas le comte, dit Milverton avec un petit rire.

L’air déconcerté de Holmes révélait qu’au contraire il n’était que trop fixé sur le caractère du futur,

– Quel mal y a-t-il, dans ces lettres ? demanda-t-il.

– Elles sont enjouées… très enjouées, répondit Milverton. La jeune personne était une délicieuse épistolière. Mais je puis vous assurer que le comte de Dovercourt ne les goûterait pas. Toutefois, puisque vous êtes d’un autre avis, n’en parlons plus. Si vous croyez préférable, pour les intérêts de votre cliente, que ces lettres soient placées entre les mains du comte, alors vous seriez certes bien sot de payer une aussi grosse somme pour les récupérer.

Il se leva et reprit sa pelisse d’astrakan. Holmes était gris de colère et de mortification.

– Attendez un instant, dit-il. Vous allez trop vite. Nous ferons certainement tous nos efforts pour éviter le scandale à propos d'un sujet aussi délicat.

Milverton se rassit.

– J'étais sûr que vous verriez la chose sous cet angle, ronronna-t-il.

– Toutefois, poursuivit Holmes, lady Eva n'est pas riche. Je vous assure que deux mille livres tariraient ses ressources et que la somme que vous mentionnez est totalement au-delà de ses moyens. Je vous prie, par conséquent, de réduire vos exigences et de restituer les lettres au prix que je vous indique, qui, je vous l'assure, est le plus élevé que vous puissiez obtenir.

Le sourire de Milverton se fit plus large et ses yeux pétillèrent d'amusement.

– Je sais que ce que vous dites des ressources de la dame est exact, dit-il. Néanmoins, vous admettrez que c'est tout à fait le moment, à l'occasion de son mariage, pour ses parents et ses amis de faire un petit effort en sa faveur. Il se peut qu'ils hésitent sur la nature du cadeau à lui offrir. Assurez-les de ma part que ce petit paquet de lettres lui fera plus plaisir que tous les candélabres et tous les beurriers de Londres.

– C'est impossible, dit Holmes.

– Ah la la ! quel dommage ! gémit Milverton en tirant de sa poche un portefeuille rebondi. Je ne peux pas m'empêcher de penser que les dames sont mal conseillées quand elles ne font pas un effort. Regardez-moi ça ! Il brandit un petit billet sur l'enveloppe duquel se voyaient des armes.

– Cela appartient à… enfin, il n'est peut-être pas équitable de le dire avant demain matin. Mais à ce moment-là, ça se trouvera

entre les mains du mari de la dame. Et tout cela parce qu'elle ne veut pas trouver la misérable somme qu'elle se procurerait en une heure en changeant ses diamants contre des imitations. Vraiment, ça fait pitié. Maintenant, vous vous rappelez la soudaine façon dont ont été rompues les fiançailles entre Miss Miles et le colonel Dorking ? Tout juste deux jours avant le mariage, une note dans le Morning Post pour dire que rien ne va plus. Et pourquoi ? c'est à n'y pas croire, mais la somme ridicule de douze cents livres aurait réglé toute la question. Est-ce que ça ne fait pas pitié ? Et voilà que je vous trouve, vous, un homme de bon sens, en train de vous effarer de mes conditions quand l'honneur et l'avenir de votre cliente sont en jeu. Vous me surprenez, monsieur Holmes.

– Ce que je dis est vrai, répondit Holmes. L'argent ne peut être trouvé. Tout de même, il est préférable pour vous de prendre la somme considérable que je vous propose que de ruiner la vie de cette dame, ce dont vous ne pouvez tirer aucun profit.

– C'est là que vous faites erreur, Monsieur Holmes. Le scandale me sera, indirectement, des plus profitables. J'ai huit ou dix affaires analogues qui sont en train de mûrir. Si cela se dit, parmi les intéressées, que j'ai fait un sévère exemple en la personne de lady Eva, je les trouverai toutes bien plus accessibles à la raison. Vous voyez mon point de vue ?

Holmes se leva d'un bond.

– Passez derrière le Fauteuil, Watson. Ne le laissez pas sortir. Maintenant, monsieur, faites voir le contenu de ce carnet.

Milverton s'était faufilé, aussi prompt qu'un rat, sur le côté de la pièce et là, il s'adossa au mur.



Monsieur Holmes, monsieur Holmes ! dit-il en ouvrant son veston et en exhibant la crosse d'un gros revolver qui dépassait de la poche intérieure. Je m'attendais que vous tentiez au moins quelque chose d'original. Ça, on me l'a déjà fait vingt fois et à quoi voulez-vous que ça mène ? Je vous assure que je suis armé jusqu'aux dents et parfaitement prêt à me servir de mes armes, car la loi m'y autorise. D'autre part, la supposition que je pourrais apporter les lettres ici est totalement erronée. Pas si bête ! Et maintenant, messieurs, j'ai un ou deux petits rendez-vous ce soir et la route est longue, d'ici Hampstead.

Il fit un pas en avant, prit sa pelisse, porta la main à son revolver et se tourna vers la porte. J'empoignai une chaise, mais Holmes me fit signe que non et je la reposai. Avec un profond salut, un sourire et un clin d'œil, Milverton sortit et un instant plus tard nous entendions claquer la portière de sa voiture, puis le fracas des roues qui s'éloignaient.

Holmes resta assis près du feu ; immobile, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, le menton sur la

poitrine il regardait les braises rougeoyantes. Pendant une demi-heure, il demeura sans rien dire et sans bouger. Puis, comme un homme qui vient de prendre une décision, il se leva et passa dans sa chambre. Un peu après, un jeune ouvrier déluré avec une barbiche et crânant un peu alluma sa pipe en terre avant de prendre le chemin de la rue. » Je reviendrai tôt ou tard, Watson », dit-il, avant de disparaître dans la nuit. Je compris qu'il partait en campagne contre Charles-Auguste Milverton ; mais je ne me doutais guère de l'étrange tournure que devait prendre cette campagne.

Pendant quelques jours, Holmes ne cessa d'aller et venir en cette tenue, mais, en dehors de la remarque qu'il passait son temps à Hampstead, et qu'il ne le perdait pas, je ne sus rien de ce qu'il faisait. Enfin, tout de même, par un soir de furieuse tempête où le vent hurlait en secouant les vitres, il revint de sa dernière expédition et, après avoir ôté son déguisement, s'assît devant le feu et se mit à rire cordialement, bien que sans bruit et en dedans, comme c'était son habitude.

– Diriez-vous que je suis homme à me marier, Watson ?

– Certes non !

– Cela vous intéressera certainement d'apprendre que je suis fiancé.

– Mon cher ami ! mes félicitations…

– A la bonne de Milverton.

– Juste ciel !

– Il me fallait des renseignements, Watson.

– Vous êtes tout de même allé un peu loin, dites ?

– C’était nécessaire. Je suis un plombier, à la tête d’une maison qui commence à marcher. Je m’appelle Escott. Je suis sorti avec elle tous les soirs et on a causé. Seigneur, quelles conversations ! Quoi qu’il en soit, j’ai eu tout ce qu’il me fallait. Je connais la maison de Milverton aussi bien que le creux de ma main.

– Mais la fille, Holmes ?

– On ne peut rien, mon cher, dit-il avec un haussement d’épaules. Il faut jouer ses cartes de son mieux quand il y a sur la table un pareil enjeu. Je suis d’ailleurs heureux de dire que j ‘ai un rival abhorré qui me supplantera sitôt que j’aurai le dos tourné. Quelle nuit magnifique !

– Ce temps-là vous plaît ?

– Il me convient, Watson, j ‘ai l’intention de cambrioler la maison de Milverton ce soir.

J’eus le souffle coupé par ces paroles qui me firent passer un frisson. Holmes les avait prononcées lentement et d’un ton résolu. De même qu’un éclair dans la nuit montre en un instant chaque détail du paysage, ainsi, en un clin d’œil, il me sembla voir toutes les conséquences possibles d’un pareil acte : Holmes surpris, capturé, et cette carrière glorieuse s’achevant dans l’échec et dans la honte, avec mon ami tombé à la merci de l’odieux Milverton.

– Je vous en supplie, Holmes, réfléchissez à ce que vous faites ! m’écriai-je.

– Mon cher, j’ai mûrement considéré la chose. Je n’agis jamais précipitamment, et je n’adopterais pas un procédé aussi catégorique et, effectivement, aussi dangereux si un autre était possible. Envisageons froidement l’affaire : je suppose que vous

admettez que l'acte est justifié, bien que, techniquement, il soit criminel. Cambrioler sa maison n'est pas pire que lui prendre de force son portefeuille – un geste auquel vous étiez prêt à m'aider.

– Oui, dis-je après réflexion. Cela se justifie, moralement, aussi longtemps que notre dessein est de ne rien dérober en dehors des objets qu'il emploie dans des buts illégaux.

– Exactement. Puisque cela peut se justifier moralement, je n'ai plus à envisager que la question de mes risques personnels. Tout de même, un homme du monde ne peut pas faire grand cas de ceux-ci quand une dame a un besoin désespéré de son aide ?

– Vous allez vous trouver dans une position tellement fausse

– Cela fait partie du risque. Il n'y a pas d'autre moyen de récupérer ces lettres. La malheureuse n'a pas la somme et il n'y a personne de sa famille à qui elle puisse se confier. Le délai de grâce expire demain, et, à moins que nous ne nous procurions les lettres ce soir, cette canaille tiendra parole et brisera la vie de nia cliente. Je suis donc forcé, ou bien de l'abandonner à son sort, ou bien de jouer cette ultime carte. Entre nous, Watson, c'est un match entre ce Milverton et moi. Il a, comme vous avez pu le voir, eu le dessus dans les premiers échanges ; aussi mon respect de moi-même et ma réputation réclament-ils que le combat se déroule au finish.

– Eh bien, ça ne ne plaît pas, mais je suppose qu'il faut qu'il en soit ainsi, dis-je. Quand partons-nous ?

– Vous ne venez pas.

– Alors, vous n'y allez pas, répondis-je. Je vous donne ma parole d'honneur et je l'ai toujours tenue que je vais prendre un fiacre jusqu'au commissariat pour vous dénoncer si vous ne me laissez pas partager cette aventure.

– Vous ne pouvez n'être d'aucune utilité.

– Qu'en savez-vous ? Vous ne savez pas ce qu'il peut arriver. En tout cas, ma résolution est prise. Il y en a d'autres que vous qui ont le respect d'eux-mêmes et aussi des réputations à maintenir.

Holmes avait paru ennuyé, mais son visage s'éclaira et il me frappa sur l'épaule.

– Allons, allons, mon vieux, qu'il en soit comme vous le voulez ! Nous avons partagé la même chambre pendant des années et ce serait amusant si nous finissions par partager la même cellule. Vous savez, Watson, je ne crains pas de vous confesser que j'ai toujours en l'idée que j'aurais fait un criminel hautement efficace. Sous ce rapport, j'ai ce soir l'occasion de ma vie. Regardez-moi ça ! Il prit, dans un tiroir, une belle petite mallette en cuir et l'ouvrit pour me montrer un certain nombre d'instruments brillants.

« J'ai là une trousse de cambrioleur dernier cri, avec pince-monseigneur nickelée, coupe-verre à pointe de diamant, clés ajustables et tous les perfectionnements modernes qu'exige le progrès de la civilisation. Voici aussi ma lanterne sourde. Le tout en ordre de marche. Avez-vous des chaussures qui ne fassent pas de bruit ?

– J'ai des souliers de tennis à semelles de caoutchouc.

– Parfait. Et un masque ?

– Je puis en tailler une paire dans de la soie noire.

– Je vois que vous avez un puissant penchant naturel pour ce genre d'exercice. Très bien ; faites-les donc, ces masques. Nous prendrons un peu de souper froid avant de partir. Il est neuf heures et demie. A onze heures, nous nous ferons conduire à

Church Row. De là, il y a un quart d'heure de marche jusqu'à Appledore Towers. Nous serons au travail avant minuit. Milverton a le sommeil pesant et se couche ponctuellement à dix heures trente. Avec un peu de chance, nous reviendrons ici pour deux heures, avec les lettres de lady Eva dans ma poche.

Nous passâmes nos costumes de soirée, de façon à avoir l'air de deux messieurs qui, sortant du théâtre, rentraient chez eux. Dans Oxford Street, nous prîmes une voiture qui nous mena à une adresse de Hampstead. Là, nous payâmes le fiacre et, avec nos manteaux boutonnés – car il faisait un froid glacial et le vent semblait nous transpercer – nous poursuivîmes notre route à pied.



– L'affaire réclame d'être menée avec délicatesse, m'exposa Holmes. Ces documents sont à l'intérieur d'un coffre, dans le bureau de notre homme ; or le bureau mène à sa chambre à coucher. En revanche, comme tous ces petits gros qui se soignent bien, c'est un dormeur pléthorique. Agathe, c'est ma fiancée, dit qu'on se moque toujours à l'office du mal qu'on a à réveiller le patron. Il a un secrétaire qui lui est tout dévoué et qui ne quitte pas le bureau de la journée. C'est pourquoi nous y allons la nuit.

En outre, il a un animal de chien qui rôde dans le jardin. J'ai retrouvé Agathe tard ces deux derniers soirs, ce qui fait qu'elle boucle la bête de façon que j'aie le champ libre. Voilà la maison, la grande, là, avec son jardin. Par la grille... puis à droite, dans les lauriers. On pourrait mettre nos masques ici, je crois. Comme vous voyez, pas un brin de lumière à aucune des fenêtres, tout marche à merveille.

Avec nos deux camouflages de soie noire qui faisaient de nous deux les plus pittoresques silhouettes de Londres, nous nous glissâmes à l'intérieur de la maison silencieuse et morose. Une sorte de véranda couverte en tuiles s'étendait le long d'un des côtés, coupée de plusieurs fenêtres et de deux portes.

– Cette porte est celle de sa chambre à coucher, murmura Holmes. Cette porte-ci donne droit dans le bureau. Elle nous conviendrait le mieux, mais elle est fermée au verrou en même temps qu'à clé et nous ferions trop de bruit pour entrer. Venez par ici. Il v a une serre qui donne dans le salon.

Elle était close, mais Holmes découpa un cercle dans la vitre et tourna la clé au-dedans. L'instant d'après il avait refermé la porte derrière nous et nous étions devenus des criminels aux yeux de la loi. L'air lourd et chaud de la serre, en même temps que l'étouffant et riche parfum des plantes exotiques, nous saisit à la gorge. Empoignant ma main, Holmes m'entraîna dans l'obscurité et me fit passer le long d'une bordure de plantes qui nous frôlaient le visage. Holmes possédait le don remarquable et minutieusement entraîné d'y voir dans l'obscurité. Toujours tenant ma main, il ouvrit une porte et j'eus vaguement conscience que nous venions d'entrer dans une pièce où on avait fumé un cigare peu auparavant. Il se dirigea à tâtons parmi les meubles et ouvrit une autre porte qu'il referma sur nous. En avançant la main, je sentis des pardessus pendus au mur et me rendis compte que c'était un couloir. Nous le suivîmes et Holmes, très doucement, ouvrit une porte sur la droite. Quelque chose se jeta dans nos jambes et j'eus l'impression que mon cœur cessait de battre, et j'aurais presque hurlé quand je m'aperçus que c'était un

chat. Dans cette nouvelle pièce, un feu brûlait et, là encore, l'air était surchargé de fumée de tabac. Holmes entra sur la pointe des pieds, attendit que j'aie suivi, puis, sans bruit, referma la porte. Nous étions dans le bureau de Milverton et une portière, sur le mur d'en face, indiquait l'entrée de sa chambre à coucher.

Le feu, flambant bien, illuminait toute la pièce. Près de la porte, j'aperçus le reflet d'un commutateur électrique, mais il eût été superflu à supposer que c'eût été sans risques de le tourner. D'un côté de la cheminée, il y avait un gros rideau qui recouvrait la baie que nous avions vue du dehors. De l'autre côté se trouvait la porte qui communiquait avec la véranda. Un bureau trônait au centre, avec un fauteuil tournant en cuir rutilant. En face, une vaste bibliothèque était surmontée d'un buste d'Athéna. Dans le coin, entre ce meuble et le mur, se voyait un haut coffre-fort vert, dont le feu taisait étinceler les boutons en cuivre poli. Holmes, d'un pas léger, alla le regarder. Puis il s'approcha de la porte de la chambre à coucher et, la tête inclinée, écouta attentivement. Pas un son ne venait du dedans. Cependant, songeant qu'il serait sage d'assurer notre retraite par la porte donnant dans la véranda, je l'examinai et, à ma grande stupéfaction, ne la trouvai ni fermée à clé, ni verrouillée. Je touchai le coude de Holmes qui tourna dans cette direction son visage masqué. Il eut un haut-le-corps, qui me révéla qu'il était aussi surpris que moi.



– Ça ne me plaît pas, chuchota-t-il en mettant ses lèvres tout contre mon oreille. Je ne vois pas bien ce que cela signifie. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de temps à perdre.

– Puis-je vous aider ?

– Oui. Tenez-vous près de la porte. Si vous entendez qu'on vient, fermez-la du dedans, et nous pourrons filer par où nous sommes venus. Si on vient de l'autre côté, nous pouvons passer par la porte si nous avons fini, ou nous cacher derrière ces rideaux de fenêtre si nous avons encore à faire. Compris ?

J'acquiesçai et me plantai près de la porte. Mon premier sentiment de crainte était parti et je vibrais maintenant de plus d'ardeur que je n'en avais jamais éprouvé lorsque nous étions les

défenseurs de la loi au lieu d'être ceux qui l'enfreignaient. Le but élevé de notre mission, la conscience qu'elle était généreuse et chevaleresque, la fourberie de notre adversaire, tout venait s'ajouter à l'intérêt sportif de l'entreprise. Loin de me sentir coupable, je me réjouissais et j'exultais des dangers courus. Tout réchauffé d'admiration, je regardais Holmes déballer son étui d'instruments et choisir son outil avec la précision calme et scientifique d'un chirurgien effectuant une opération délicate. Je savais que l'ouverture des coffres-forts était l'un de ses dadas et je comprenais la joie que cela lui causait de se mesurer avec ce monstre vert et or, qui, tel un dragon, tenait en ses griffes la réputation de maintes belles dames. Retroussant les manches de son habit – il avait posé son pardessus sur une chaise, Holmes prépara deux vrilles, une pince-monseigneur et plusieurs fausses clés. Je me tenais à la porte du milieu, mes yeux regardant à tour de rôle chacune des autres entrées, prêt à toute éventualité, bien que mes plans concernant ce que je ferais si nous étions interrompus demeurassent assez nébuleux.

Pendant une demi-heure, Holmes travailla avec une énergie concentrée, posant un outil, en prenant un autre et les manipulant tous avec l'adresse et le doigté d'un mécanicien consommé. Finalement, j'entendis un déclic, la massive porte verte s'ouvrit et, à l'intérieur, j'aperçus un certain nombre de liasses de papiers attachés, scellées et portant une inscription. Holmes en choisit une, mais il lui était difficile de lire à la lumière du feu pétillant et il sortit sa petite lanterne sourde car il était trop dangereux, avec Milverton dans la pièce à côté, d'allumer. Soudain, je le vis s'arrêter, tendre l'oreille, puis, en un clin d'œil, il repoussa la porte du coffre, prît son manteau, fourra ses outils dans ses poches et se jeta derrière les tentures de la fenêtre en me faisant signe de l'imiter.



Ce ne fut que lorsque je l’y eus rejoint que j’entendis ce qui avait alerté ses sens plus exercés. On faisait du bruit quelque part dans la maison. Une porte claqua à quelque distance. Puis un son vague et confus se mua en un bruit de pas lourds et réguliers qui s’approchaient rapidement.

Ils atteignirent le couloir devant la pièce, s’arrêtèrent devant la porte. Celle-ci s’ouvrît. Le déclic d’un commutateur, et la lumière se fit. La porte se referma et le fumet âcre d’un cigare très fort vint jusqu’à nos narines. Puis les pas reprirent, de gauche à droite et de droite à gauche, à quelques mètres de nous. Enfin, ce fut le bruit d’un siège qui craque et les pas cessèrent. Puis une clé joua dans une serrure et j ‘entendis un froissement de papiers. Jusqu’alors, je n’avais pas osé regarder, mais cette fois j’écartai doucement les rideaux devant moi et guettai par l’ouverture. L’épaule de Holmes, pressée contre la mienne me révéla qu’il observait aussi. Juste devant nous, et presque à notre portée, je voyais le large dos arrondi de Milverton. Il devenait évident que nous avions fait une complète erreur de calculs à l’égard de ses actes et que bien loin de se coucher, il avait dû veiller au fumoir ou dans la salle de billard, dans l’autre aile de la maison, celle

dont les fenêtres ne nous étaient pas visibles. Sa grosse tête grise, avec sa calvitie luisante, constituait le premier plan de ce que nous découvrions. Il était renversé très en arrière dans son fauteuil de cuir rouge, les jambes écartées, un long cigare noir partant en biais de sa bouche. Il portait une veste d'intérieur de coupe semi-militaire, bordeaux avec un col de velours noir.

Il tenait un grand papier d'affaires qu'il lisait avec indolence, tout en rejetant de sa bouche des volutes de fumée. Sa tranquillité et le confort de sa position ne semblaient pas promettre un départ prochain.

Holmes glissa sa main dans la mienne et me la serra d'une façon rassurante, comme pour me dire que la situation ne le dépassait pas et qu'il n'était pas inquiet. Je n'étais pas sur qu'il avait vu ce qui, de ma place, n'était que trop visible – que la porte du coffre était mal fermée et que Milverton pouvait à n'importe quel moment s'en apercevoir. En moi-même, j'avais résolu que si la fixité de son regard me donnait la certitude qu'il l'avait vu, je bondirais sur-le-champ, lui jetterais mon manteau par-dessus la tête, le garrotterais et m'en remettrais pour le reste à Holmes. Mais Milverton ne leva pas les yeux. Languissamment intéressé par les documents qu'il tenait, il tournait page après page pour y suivre les arguments que développait je ne sais quel légiste. Du moins, me disais-je, quand il aura fini sa lecture et son cigare, il ira se coucher ; mais, avant la fin des deux, la situation évolua d'une façon remarquable et qui tourna nos pensées dans une toute autre direction.

J'avais remarqué que Milverton avait, à plusieurs reprises, regardé sa montre et qu'une fois il s'était levé, puis rassis, en un geste d'impatience. L'idée, toutefois, qu'il pût avoir un rendez-vous à une heure aussi étrange ne me vint que quand j'entendis un faible bruit au-dehors, sous la véranda. Milverton laissa tomber ses papiers et se dressa tout droit dans son fauteuil. Le bruit se répéta, puis on frappa doucement à la porte. Milverton se leva et l'ouvrit.

– Eh bien, dit-il sèchement, vous avez presque une demi-heure de retard.

C'était donc pour cela que la porte n'était pas fermée et que Milverton veillait. On entendit un frou-frou de robe. J'avais rapproché les rideaux lorsque le visage de Milverton s'était tourné de notre côté, mais maintenant je me risquai avec mille précautions à les rouvrir. Il avait repris son fauteuil et le cigare, au même angle insolent, était toujours piqué dans sa bouche. Devant lui, directement sous la lampe électrique, une femme était debout ; grande, brune et mince, elle portait une voilette et son manteau l'enveloppait jusqu'au menton. Son souffle était court et rapide et sa mince silhouette semblait trembler d'une vive émotion.

– Eh bien, dit Milverton, vous m'avez fait perdre une nuit de sommeil, ma chère. J'espère que vous en vaudrez la peine. Vous ne pouviez pas venir à n'importe quel autre moment, hein ?



Non ?

Eh bien, Si vous ne pouviez pas, tant pis. Si la comtesse est dure avec ceux qui la servent, voici l'occasion de vous venger d'elle. Ma pauvre fille, mais qu'est-ce qui vous fait frissonner ? Allons, remettez-vous ! Parlons de nos affaires. Il prit un billet dans le tiroir de son bureau. Vous me dites que vous avez cinq lettres compromettantes pour la comtesse d'Albert. Vous voulez les vendre. Moi, je veux les acheter. Jusqu'ici, ça va. Il ne reste qu'à fixer un prix. Il faudrait que j 'examine les lettres, naturellement. Si ce sont vraiment de bons spécimens... Mon Dieu, c'est vous ?

La femme, sans mot dire, avait relevé sa voilette et dégagé son menton de son col. C'était une belle brune aux traits réguliers. Dans son visage au nez aquilin, les yeux étincelaient sous les sourcils noirs et la bouche mince était figée en un sourire menaçant.

– C'est moi, dit-elle, dressée devant Milverton. La femme dont vous avez brisé la vie.

Milverton se mit à rire, mais sa voix tremblait de crainte.

–Vous avez été d'une telle obstination, dit-il. Pourquoi m'avoir réduit à de telles extrémités ? Je vous assure que de mon propre chef, je ne ferais pas de mal à une mouche, mais chacun a ses affaires et que fallait-il que je fasse ? J'avais fixé un prix tout à fait à votre portée. Vous n'avez pas voulu payer.

– Si bien que vous avez expédié les lettres à mon mari et que lui – l'homme le plus noble qui ait jamais vécu, un homme dont je n'étais pas digne de lacer les chaussures, il en est mort, son cœur magnanime brisé. Vous vous rappelez ce dernier soir où je suis venue, par cette porte, vous supplier, implorer votre pitié et que vous m'avez ri au nez, comme vous essayez de rire maintenant, n'était que votre cœur de lâche ne peut pas empêcher vos lèvres de frémir ? Oui ; vous ne pensiez jamais me revoir ici, mais c'est

cette nuit-là qui m’a enseigné que je pouvais vous rencontrer face à face et seul. Eh bien, qu’en dites-vous, Charles Milverton ?

– Ne vous imaginez pas que vous pouvez m’injurier, dit-il en se levant. Je n’ai qu’à élever la voix pour appeler mes domestiques et vous faire arrêter. Mais je tiens compte de votre courroux bien naturel. Sortez immédiatement d’ici comme vous y êtes venue et ça n’ira pas plus loin.

La femme restait immobile, une main cachée dans son corsage et toujours avec le même mortel sourire sur ses lèvres minces.

– Vous ne briserez plus de vies comme vous avez brisé la mienne. Vous ne torturerez plus de cœurs comme vous avez torturé le mien, Je vais débarrasser le monde d’une bête venimeuse. Tenez, chien, voilà pour vous… et ça encore… et ça… et ça… et ça !

Elle avait sorti un petit revolver étincelant et elle en vidait tout le barillet dans le corps de Milverton dont le plastron n’était pas à un demi-mètre du canon. Il se recula, s’effondra la face en avant sur la table en toussant furieusement et en agitant parmi les papiers ses doigts comme des griffes. Chancelant, il se redressa, reçut une balle encore et roula sur le sol. »Vous m’avez tué ! » s’écria-t-il puis il cessa de bouger. La femme le considéra avec attention et lui donna un coup de talon dans le visage. Elle regarda de nouveau, vit qu’il ne bougeait plus. J’entendis un frou-frou agité, une bouffée d’air du dehors entra dans la pièce et la justicière disparut.



Nulle intervention de notre part n'aurait pu épargner son sort à Milverton ; pourtant, quand la femme vidait son revolver dans ce corps qui se repliait sur lui-même, je fus sur le point de bondir, mais je sentis la poigne froide et ferme de Holmes sur mon poignet. Je compris tout ce que faisait valoir cette main qui me retenait – que l'affaire tout entière ne nous regardait pas, que la justice immanente avait rejoint la canaille ; que nous avions nos propres missions et objectifs qu'il ne fallait pas perdre de vue. Mais à peine la femme se fut-elle précipitée hors de la pièce que Holmes, rapidement et sans bruit, gagnait l'autre porte. Il en tourna la clé dans la serrure. Au même instant, on entendit, dans la maison, des voix et des pas précipités. Les coups de revolver avaient réveillé les domestiques. Avec un calme parfait, Holmes alla jusqu'au coffre, prit à pleine brassée les liasses de lettres et les déversa dans le feu. Il renouvela ce geste jusqu'à ce que le coffre fût vide. Quelqu'un tourna la poignée de la porte et cogna au panneau. Holmes jeta un regard rapide autour de lui. La lettre qui avait, pour Milverton, été l'annonciatrice de la mort se

trouvait sur la table, toute tachetée de son sang. Holmes la jeta dans le brasier de documents. Puis, ôtant la clé de la porte qui donnait sur le dehors, il sortit derrière moi et referma la porte de l'extérieur.

– Par ici, Watson, dit-il, nous allons escalader le mur dans cette direction.

Je n'aurais pas cru qu'une alarme put se répandre aussi promptement. En regardant derrière nous, la maison entière était illuminée. La grande porte était ouverte et des gens s'élançaient dans l'allée centrale. Tout le jardin bourdonnait de monde et un type nous repéra en braillant comme nous sortions de la véranda et s'élança à nos trousses. Holmes semblait connaître les lieux à la perfection et il se faufila à vive allure dans un plant de petits arbres, avec moi sur ses talons et le premier de nos poursuivants pantelant derrière nous. Le mur qui nous barrait le chemin faisait bien un mètre quatre-vingts, mais Holmes fut, d'un bond, dessus puis de l'autre côté. Pendant que j'en faisais autant, je sentis la main de l'homme qui me suivait m'empoigner par la cheville ; je me dégageai d'un coup de pied et me retrouvai a quatre pattes sur une crête hérissée de tessons. Je retombai sur le visage dans les buissons d'en dessous ; Holmes me remit sur pied aussitôt et ensemble nous prîmes la fuite dans les immenses étendues de la lande de Hampstead. Nous avions bien fait trois kilomètres en courant quand Holmes enfin s'arrêta et tendit l'oreille. Derrière nous, tout n'était plus que silence. Débarrassés de nos poursuivants, nous étions en sûreté.

* * * * * * * *

Nous venions de déjeuner et nous fumions notre première pipe le lendemain de l'aventure que je viens de narrer quand M. Lestrade, de Scotland Yard, fort solennel et impressionnant, fit son entrée dans notre modeste domicile.

– Bonjour, monsieur Holmes, dit-il, bonjour. Puis-je vous demander si vous êtes occupé pour le moment ?

– Pas au point que je ne puisse vous écouter.

– Je pensais que peut-être, si vous n'aviez rien en train de spécial, cela vous amuserait de venir nous aider dans une affaire fort remarquable qui s'est produite la nuit dernière seulement à Hampstead.

– Ah bah ! fit Holmes. Laquelle donc ?

– Un meurtre. Très dramatique et très remarquable. Je sais combien ces histoires-là vous passionnent et vous nous rendriez un très grand service Si vous faisiez un saut jusqu'à Appledore Towers pour que nous profitions de vos conseils. Ce n'est pas un crime ordinaire. Nous tenions M. Milverton à l'œil depuis un certain temps, et, entre nous, il était pas mal canaille. On sait qu'il détenait des papiers dont il se servait pour des chantages. Tous ces documents ont été brûlés par les assassins. On n'a pas dérobé un seul objet de valeur, de sorte qu'il est probable que les criminels étaient des gens ayant une belle situation et dont le seul dessein était d'empêcher des révélations.

– Les criminels ! s'exclama Holmes. Au pluriel !

Oui, ils étaient deux. Ils furent, à bien peu de chose près, pris sur le fait. Nous possédons leurs empreintes de pas et leur signalement ; il y a dix chances contre une que nous les retrouverons. Le premier était un peu trop mobile, mais le second a été rattrapé par l'aide-jardinier et il ne s'est échappé qu'en se débattant. Il était de taille moyenne, solide..., la mâchoire carrée, le cou court, de la moustache et un masque sur les yeux.

C'est plutôt vague, dit Sherlock Holmes. Comment, mais ça pourrait être une description de Watson !

– C’est vrai, dit l’inspecteur, très amusé, que ça pourrait être le signalement de Watson.

– Eh bien, je regrette, mais je ne peux pas vous venir en aide, Lestrade, dit Holmes Le fait est que je connaissais ce nommé Milverton, que je le considérais comme l’un des plus dangereux criminels de Londres et que j’estime qu’il y a certains crimes contre lesquels la loi ne peut rien et qui, par conséquent, justifient dans une certaine mesure les vengeances particulières. Non, inutile d’insister, ma décision est prise : ma sympathie, en l’occurrence, va aux assassins plutôt qu’à la victime et je ne me chargerai pas de l’enquête.



Holmes ne m’avait pas dit un mot au sujet de la tragédie dont nous avions été les témoins, mais j’avais constaté, toute la matinée, qu’il était profondément absorbé et qu’il donnait

l'impression, par son air distrait et ses yeux vagues, d'un homme qui s'efforce de ramener quelque chose à sa mémoire. nous étions en train de déjeuner quand il se leva tout à coup.

– Bon sang ! Watson, j'y suis ! s'écria-t-il. Prenez votre chapeau et venez avec moi.

Il m'emmena à toute allure par Baker Street, puis Oxford Street, presque jusqu'au carrefour de Regent Street. Un peu avant celui-ci, il y a une vitrine remplie de photographies des célébrités et des beautés du moment. Les yeux de Holmes se fixèrent sur l'une d'elles, et, suivant la direction de son regard, je vis l'image en robe de cour d'une femme qui avait grande allure et dont la noble tête s'ornait d'une haute tiare de diamants. Je regardai ce nez légèrement busqué, ces sourcils accusés, cette bouche mince et, en dessous, le menton petit mais volontaire. Puis je retins mon souffle en lisant le titre séculaire et révéré du grand seigneur et homme d'État dont elle avait été l'épouse. Mes yeux croisèrent ceux de Holmes et il posa un doigt sur ses lèvres en même temps que nous nous détournions de la vitrine.

# Toutes les aventures de Sherlock Holmes

Liste des quatre romans et cinquante-six nouvelles qui constituent les aventures de Sherlock Holmes, publiées par Sir Arthur Conan Doyle entre 1887 et 1927.

## Romans

* Une Étude en Rouge (novembre 1887)
* Le Signe des Quatre (février 1890)
* Le Chien des Baskerville (août 1901 à mai 1902)
* La Vallée de la Peur (sept 1914 à mai 1915)

## Les Aventures de Sherlock Holmes

* Un Scandale en Bohême (juillet 1891)
* La Ligue des Rouquins (août 1891)
* Une Affaire d'Identité (septembre 1891)
* Le Mystère de Val Boscombe (octobre 1891)
* Les Cinq Pépins d'Orange (novembre 1891)
* L'Homme à la Lèvre Tordue (décembre 1891)
* L'Escarboucle Bleue (janvier 1892)
* Le Ruban Moucheté (février 1892)
* Le Pouce de l'Ingénieur (mars 1892)
* Un Aristocrate Célibataire (avril 1892)
* Le Diadème de Beryls (mai 1892)
* Les Hêtres Rouges (juin 1892)

## Les Mémoires de Sherlock Holmes

* Flamme d'Argent (décembre 1892)
* La Boite en Carton (janvier 1893)
* La Figure Jaune (février 1893)
* L'Employé de l'Agent de Change (mars 1893)
* Le Gloria-Scott (avril 1893)
* Le Rituel des Musgrave (mai 1893)
* Les Propriétaires de Reigate (juin 1893)

* Le Tordu (juillet 1893)
* Le Pensionnaire en Traitement (août 1893)
* L'Interprète Grec (septembre 1893)
* Le Traité Naval (octobre / novembre 1893)
* Le Dernier Problème (décembre 1893)

## Le Retour de Sherlock Holmes

* La Maison Vide (26 septembre 1903)
* L'Entrepreneur de Norwood (31 octobre 1903)
* Les Hommes Dansants (décembre 1903)
* La Cycliste Solitaire (26 décembre 1903)
* L'École du prieuré (30 janvier 1904)
* Peter le Noir (27 février 1904)
* Charles Auguste Milverton (26 mars 1904)
* Les Six Napoléons (30 avril 1904)
* Les Trois Étudiants (juin 1904)
* Le Pince-Nez en Or (juillet 1904)
* Un Trois-Quarts a été perdu (août 1904)
* Le Manoir de L'Abbaye (septembre 1904)
* La Deuxième Tâche (décembre 1904)

## Son Dernier Coup d'Archet

* L'aventure de Wisteria Lodge (15 août 1908)
* Les Plans du Bruce-Partington (décembre 1908)
* Le Pied du Diable (décembre 1910)
* Le Cercle Rouge (mars/avril 1911)
* La Disparition de Lady Frances Carfax (décembre 1911)
* Le détective agonisant (22 novembre 1913)
* Son Dernier Coup d'Archet (septembre 1917)

## Les Archives de Sherlock Holmes

* La Pierre de Mazarin (octobre 1921)
* Le Problème du Pont de Thor (février et mars 1922)
* L'Homme qui Grimpait (mars 1923)

* Le Vampire du Sussex (janvier 1924)
* Les Trois Garrideb (25 octobre 1924)
* L'Illustre Client (8 novembre 1924)
* Les Trois Pignons (18 septembre 1926)
* Le Soldat Blanchi (16 octobre 1926)
* La Crinière du Lion (27 novembre 1926)
* Le Marchand de Couleurs Retiré des Affaires (18 décembre. 1926)
* La Pensionnaire Voilée (22 janvier 1927)
* L'Aventure de Shoscombe Old Place (5 mars 1927)

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe

***Ebooks libres et gratuits***

**http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits**

Adresse du site web du groupe :
**http://www.coolmicro.org/livres.php**

—

**21 novembre 2003**

—

**- Source :**

http://www.sherlock-holmes.org/
http://www.bakerstreet221b.de/main.htm pour les images

**- Sites WEB à consulter sur Sherlock Holmes :**

http://www.sshf.com/ Le site de référence de la Société Sherlock Holmes de France
http://www.sherlock-holmes.org/
http://conan.doyle.free.fr/

**- Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent pas être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

**- Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER**
**À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE**
**CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**